

point une création de capital ; il n'est point en lui-même une richesse, il n'est qu'un signe représentatif du numéraire qui économise l'emploi des métaux précieux et à l'aide duquel le capital circulant du pays se livre avec plus de régularité et d'activité aux évolutions que lui impriment le commerce et l'industrie.

Nous avons à étudier maintenant une autre espèce de crédit : Le crédit commanditaire dans ses rapports avec le crédit commercial qu'il affecte sérieusement à de certaines périodes et dans ses rapports avec les banques auxquelles il a souvent recours.

L'appropriation des grandes découvertes scientifiques par l'industrie, qui a donné depuis cinquante ans au monde matériel une physionomie si nouvelle, a également amené dans les intérêts économiques des combinaisons qui ne s'étaient jamais présentées avec un tel caractère d'universalité. La création de ces puissants instruments de circulation et de production enfantés par les découvertes modernes, les chemins de fer, par exemple, dépassait par la masse de capitaux qu'elle exigeait, les risques qui y étaient attachés et les intérêts généraux qu'elle affectait, les ressources bornées des fortunes individuelles ; les simples particuliers n'eussent pas osé ou n'eussent pas pu engager tous leurs capitaux dans de si vastes entreprises.

L'association a suppléé à ce défaut de puissance ou d'audace des fortunes particulières. Ce qu'un seul ou quelques-uns n'eussent pas pu ou osé tenter a été entrepris et exécuté par des compagnies, c'est-à-dire par des associations de capitaux qui, faisant appel à tout le monde, acceptent l'apport de chacun ; l'association a fourni aux grandes entreprises le moteur financier dont elles avaient besoin.

En effet, appelant les petits capitaux, résultat de l'épargne, à prendre leur part des grandes entreprises, l'association a créé une forme de propriété toute nouvelle, une propriété collective, divisée et mobilisée de façon à être à la portée des plus petites fortunes. Le capital ainsi formé par l'association fut divisé en portions minimes représentées par un titre au porteur, l'action, titre anonyme qui se peut transmettre de la main à la main, comme le billet de banque ou la monnaie.

Les actions, par leur nature, constituent un capital fixe, immobilier. Par leur forme, c'est-à-dire par l'extrême division et le caractère anonyme de leurs titres, elles ont, quant à leur transmission, les attributs des valeurs mobilières ; ce sont en un mot, des valeurs immobilières douées de la forme mobilière.

Ainsi, désormais, il n'est plus de projets trop vastes, plus d'entreprises trop colossales devant lesquels l'énergie humaine doit reculer ; l'association, par la réunion des petits capitaux, met à leur disposition les fonds nécessaires pour leur exécution. La commandite par portions minimes, le crédit commanditaire par fractions réduites est créé : canaux, chemins de fer, houillères, transports maritimes, usines, toutes les entreprises que nos pères n'eussent pu aborder, sont devenues possibles et cette richesse nouvelle a créé, mise à la portée de tous, associe et intéresse tout le monde à sa formation.

Le capital disponible, fruit de l'épargne, par suite du développement du crédit commanditaire, par suite de la création de l'action, n'a plus seulement l'escompte ou le crédit commercial comme placement ; il est sollicité par deux demandes : l'industrie, le commerce d'un côté, les grandes entreprises de l'autre.

Efforçons-nous de bien saisir la différence entre l'emploi du capital disponible dans l'escompte du papier de commerce et l'emploi du capital disponible dans les entreprises par actions.

Le capital employé à l'escompte, avons-nous dit, rentre immédiatement dans la circulation et va aider la production.

Le capital employé dans une action d'une entreprise quelconque, chemin de fer ou usine, que représente-t-il ? Il représente une commandite, c'est-à-dire un placement de longue haleine.

L'un agit avec et sur les capitaux qui se meuvent sans cesse entre la production et la consommation, l'autre agit avec et sur des capitaux qui s'immobilisent en placements productifs.

L'un s'associe au travail actif.

L'autre est appelé à augmenter les instruments et la production du travail.

Cette différence entre le crédit commercial et le crédit commanditaire peut s'indiquer d'un mot : le crédit commercial liquide les comptes relatifs au travail fait, tandis que le crédit commanditaire fournit des instruments de production au travail futur.

Les opérations du crédit commercial reposent sur des ressources existantes, sur les capitaux circulants dans l'industrie et le commerce ; l'évolution de ces capitaux est rapide ; les opérations du crédit commercial qui s'adaptent à ces mouvements sont à courte échéance et les profits sont rapidement acquis et réinvestis.

Il n'en est pas de même des opérations du crédit commanditaire, elles ont pour objet la création d'entreprises longues à établir, elles embrassent des années et les profits ne sont que dans des perspectives fort lointaines.

Aussi, pour obvier à cette immobilisation et à cette attente si longue des profits, les actions sont réalisables immédiatement, elles peuvent se transmettre du possesseur fatigué d'attendre à un autre ayant plus de confiance dans l'entreprise. Mais ici intervient un tiers : entre le titre à vendre et le capital à placer intervient le spéculateur qui escompte les bénéfices éventuels qu'il se promet ; ce n'est point un achat au comptant qu'il propose, c'est un achat à terme ; il espère qu'entre l'achat et la livraison du titre, une plus value sera acquise à l'action, il sait même comment amener cette hausse factice, soit par des achats considérables simulés, soit par des bruits répandus favorables à l'entreprise et qui feront que les capitaux s'y porteront alléchés par l'appât du gain.

Quelle différence entre les deux crédits ! Le crédit commercial en dehors de toute chance aléatoire, basé sur une valeur à échéance fixe créée pour un travail accompli. Le crédit commanditaire, lorsqu'il veut cesser d'être une valeur immobilière, qu'il faut garder longtemps pour jouir du bénéfice du travail à accomplir, soumis aux éventualités de la spéculation, n'ayant point de valeur fixe et ne changeant de main que sous l'influence de dividendes illusoire ou d'attraits plus vains encore.

L'un basé sur un fait accompli, une production déjà vendue.

L'autre basé sur des espérances de succès, sur des rendements futurs.

Tous deux s'appuient sur ses banques, tous deux ont besoin de cette réserve de capital disponible concentré dans les banques, tous deux se présentent sur le marché du crédit pour s'y disputer les ressources de l'épargne.

C'est lorsque se produit cette demande impérieuse de capital, que la sagesse des banques se montre.

Qu'elles cèdent aux sollicitations du crédit commanditaire qui offre de payer plus cher les avances qu'il obtient, parce qu'il vit d'espérance, et les ressources nécessaires au capital de roulement de la production se resserrent et la production se ralentit. Qu'elles immobilisent dans le crédit commanditaire leurs fonds disponibles et leur action vivifiante qui donnait l'activité au commerce et à l'industrie s'arrête, et les crises commerciales, qui amassent plus de sinistres en quelques jours, que cinq années de prospérité n'en feront oublier, conséquence fatale de l'arrêt de l'industrie, détruisent du même coup, le capital disponible, qui eut servi à rendre à la production son énergie passée.

LOUIS RICHER.

## DÉSEPOIR

Puisque tout ici-bas, à son destin succombe,  
Les roses, le printemps, les oiseaux, les amours ;  
Puisqu'il faut, tôt ou tard, pleurer sur une tombe,  
Puisque notre bonheur marche vers l'écatombe,  
Comme un torrent fongueux qui bondit en son cours....

Puisque dans nos plaisirs, au sein de notre ivresse,  
Surgit, morné et fatal, l'ange noir du destin ;  
Puisque nous prodiguons notre folle jeunesse  
Et livrons l'avenir pour la moindre caresse,  
Sans penser au réveil quand viendra le matin....

Puisque, devant nos yeux s'étend un voile sombre  
Qui couvre, à tout instant, le sentier des bonheurs ;  
Puisque, sans écouter les mille voix de l'ombre,  
Nous courons, sans souci des embûches sans nombre  
Vers un but implacable et caché sous des fleurs....

Puisqu'il faut ici-bas souffrir lorsque l'on aime,  
Puisque l'homme faiblit devant l'arrêt du sort,  
Puisque Dieu fait pâlir la lumière elle-même,  
Puisque douter du ciel est un affreux blasphème,  
Puisque rire ou pleurer, tout conduit à la mort....

O mon Dieu, que me fait ou la mort ou la vie ?  
J'aime, et je veux rêver, j'aime et je veux souffrir,  
J'aime, et pour un regard je donne mon génie,  
J'aime, et je veux sentir sur mon âme affaiblie  
Ruisseler une source impossible à tarir....

J'aime, et je veux rester isolé sur la terre,  
Au milieu de ce bruit sans cesse renaissant ;  
J'aime, et je veux garder l'attrait de ce mystère,  
Et dire seulement à la fleur solitaire  
Combien me fait souffrir ce secret dévorant.

Arrache devant tous l'orgueil qui te consume,  
Pauvre âme qui croyais aux doux rayons du jour ;  
Ton sourire est éteint,.... et nul ne le rallume,....  
Et vidant à longs traits la coupe d'amertume,  
Mon cœur vivant d'espoir, mon cœur est mort d'amour.

## DOULEUR

SONNET

Ainsi, tout est fini,.... je ne la verrai plus,  
Et je n'entendrai plus sa voix mélodieuse  
Résonner dans le bruit d'une chanson joyeuse,  
Ou dans le son charmant de ses mots superflus.

Au milieu de la nuit de plaisirs disparus,  
Tu vins à moi, rêveur, belle, capricieuse,  
Et sans cesser un jour de te montrer heureuse  
Tu rêvas, tu souris, tu chantas et mouras!....

Je me souviens toujours, comme d'un jour de fête  
Quand sur mon front brûlant, tu reposais ta tête,  
Tu me semblais un ange au Seigneur dérobé....

Dans les bras de la Mort à l'aspect froid et blême,  
Ta bouche semble encor, souriant au ciel même,  
Un pétale vivant d'une rose tombée!....

GASTON WIALARD

## DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

On ne s'attend pas sans doute à trouver dans une ville qui date de trente ans à peine, beaucoup de monuments, de curiosités historiques ou d'antiquités. Cependant, si l'on se donne la peine de gravir l'amphithéâtre de sable qui domine la ville et qu'on pousse droit devant soi vers le rivage opposé du Pacifique, on arrive à une vieille construction érigée exactement d'un siècle, et qui n'est autre que la célèbre Mission Dolores. Mais pour y arriver, il faut passer à travers une brise glaciale qui souffle tous les jours de la mer, et qui soulève des nuages de sable tout autour de soi.

Cet établissement a été fondé en 1775 par des missionnaires espagnols qui, pendant soixante ans, exercèrent une autorité presque absolue sur les indigènes sauvages de la Californie. A son époque de gloire et de prospérité, la Mission possédait jusqu'à soixante-seize mille têtes de bétail, trois mille chevaux, huit cents mules, quatre-vingt mille moutons, cinq cents paires de boeufs à labour, cent-quatre-vingt mille boisseaux de froment et d'orge, et pour soixante-quinze mille dollars de marchandises.

C'étaient là des missionnaires qui gagnaient le paradis par un chemin assez agréable : heureusement que les flots de poussière qui les enveloppaient sans cesse leur rappelaient l'origine et les fins dernières de l'homme!....

La plus grande partie de cette immense fortune fut confisquée jadis par le gouvernement mexicain, de sorte que lorsque la Californie devint partie intégrante de l'Union Américaine, en 1848, il ne restait de l'antique Mission que l'édifice proprement dit, avec ses murs en adobe, l'église qui était contiguë et le terrain qui l'entourait. C'est ce qu'on peut voir encore aujourd'hui, malgré que le temps ait détaché bon nombre de pièces d'adobe, sorte de brique faite avec de la terre pétrie, séchée et durcie au soleil.

Plus loin, en revenant vers la ville, on atteint les *Woodward Gardens*, jardins zoologique et botanique, où se trouvent en outre une galerie des arts et un musée ornithologique.

Je ne crois pas qu'il existe au monde rien d'aussi complet en son genre. Sans doute qu'il faut laisser de côté les grands musées et les jardins publics de l'Europe, où depuis des siècles la science rassemble toutes les variétés possibles des trois règnes de la nature ; mais rappellons-nous que le jardin Woodward est une propriété privée ouverte au public seulement depuis 1866, et que déjà il renferme, par le nombre et le choix des espèces, de quoi faire l'orgueil d'une grande ville.

Il y a quatorze ans que M. Woodward a conçu la création de ce jardin, simplement pour embellir les environs de sa demeure. Mais entraîné bientôt par l'esprit d'entreprise des hommes de sa race et de son pays, il ne tarda pas à l'agrandir et à le meubler des sujets les plus curieux et les plus rares de l'histoire naturelle. Dans ce but, il fit creuser des grottes, des lacs, élever des collines artificielles, dresser une ménagerie et un aquarium, préparer des terrains pour les grands pachydermes de l'Asie et de l'Afrique, construire un musée de fossiles, un autre pour toutes les espèces d'oiseaux connus, une galerie de peinture, de sculpture et enfin des serres chaudes où étincellent sous les baisers d'un soleil toujours égal et le reflet ardent des vitres, les plantes les plus brillantes des deux hémisphères.

Ce jardin est une promenade en même temps qu'une étude, et l'on peut y passer des journées entières sans avoir tout vu. Il y a des retraites ombragées, parfumées, et discrètes pour le visiteur qui vient se reposer et recueillir ses notes, s'il appartient à la catégorie de ceux qui viennent pour apprendre. Il y a aussi une salle de musique, un grand café, et des fontaines, et des bassins et des jets d'eau qui retombent sur des tapis émaillés des fleurs et des plantes les plus rares.

Le musée ornithologique surtout est des plus complets. L'aquarium renferme une variété fort curieuse des poissons, mollusques et zoophytes du Pacifique, et la ménagerie est peut-être aussi considérable que celle de Barnum lui-même : c'est une bonne partie de l'arche de Noé qui est enfermée dans ces boîtes à barreaux de fer où l'homme pourrait bien souvent prendre place au lieu du tigre ou de l'hyène. Oui, certes, je trouve qu'il y a un être encore plus féroce que le fauve le plus cruel, c'est l'homme qui l'emprisonne. Il m'est impossible quand je visite une ménagerie, de me défendre d'un serrement de cœur. Si la science a des droits, quels peuvent être ceux de la simple curiosité et que peut avoir à faire la science elle-même avec ces pénitenciers d'animaux ?

Pour étudier les mœurs des bêtes, il faut les avoir libres sous les yeux. L'animal prisonnier se dénature, l'animal féroce surtout. Qu'est-ce qu'un aigle sur un perchoir ? L'immensité en prison, c'est la chose la plus triste, et j'ajoute la moins instructive qui soit. Cette énorme poésie des solitudes vastes prise au piège par l'homme, le hémissement orangeux de la crinière du lion se heurtant aux planches d'une boîte de six pieds carrés, n'est-ce pas odieux ?

Quel sombre supplice pour le lion superbe, toujours indompté, que la canne d'un passant qui le taquine à travers les barreaux de sa cage ! Le désert en proie aux curieux, quelle ironie lugubre ! La prison pour les malfaiteurs, ça n'est pas déjà bien attrayant, mais que dire d'une prison qui collectionne ! En voyant ces grands muets effarés, qu'aucun dompteur ne parvient jamais à abrutir complètement, je me suis pris d'un attendrissement réel, et j'ai envie de consoler le tigre, d'embrasser le léopard.

Puisqu'il faut absolument des collections vivantes à la curiosité bête et cruelle, pourquoi ne pas les rendre instructives en plaçant l'animal enfermé dans un milieu où il puisse se ressembler davantage à lui-même ? Pourquoi ne pas lui creuser de vastes fosses, des antres profonds, un simulacre de solitude, où il puisse trouver la nuit qu'il aime au lieu de la foule ? Ce lion, condamné au soleil forcé, qu'on lui rende au moins son droit à l'ombre. Alors, vous le verrez moins peut-être, mais vous l'étudierez mieux. Il reprendra en partie sa vie et